



VIII.

La fin des vacances approchait. Pierre, accoudé à la fenêtre de sa chambre à coucher, regardait mélancoliquement le superbe panorama qui se déroulait sous ses yeux. Avril avait verdi les prés, les

faisant ressembler à de magnifiques tapis de velours vert. Les petites pâquerettes, les boutons d'or y fleurissaient par milliers. Les arbres fruitiers étaient tout blancs et, dans le lointain, les montagnes boisées de magnifiques sapins, dominaient le paysage et, par leur teinte sombre,

faisaient ressortir davantage la jeune verdure des prairies et des jardins. Et Pierre songeait tristement qu'il lui faudrait bientôt quitter encore une fois toutes ces choses qu'il aimait : le jardin, la maison, son excellent père ; Simone qui lui était chère par son esprit éveillé et la grande tendresse qu'elle avait vouée à Denise ; Jacques sur lequel il se sentait le très grand ascendant qu'éprouvent tous les jeunes garçons pour leurs aînés.

Mais le plus grand crève-cœur, maintenant comme il y a quatre mois, était de quitter la grande sœur qu'il aimait doublement depuis la mort de leur pauvre mère.

Tout à coup son attention fut attirée par un petit garçon, qui, placé près de la grille d'entrée, était dissimulé en partie par un pilier de pierre. Pierre distinguait la main tenant un paquet assez volumineux, mais non la figure. La taille était celle d'un enfant de 11 à 12 ans. Il semblait être là aux aguets. A un moment donné, une porte donnant sur la cour s'ouvrit et le jeune adolescent se penchant pour voir qui venait, découvrit aux regards intrigués de Pierre, la figure de Charles, son sauveur lors de l'incident des abeilles.

Descendre ou plutôt dégringoler l'escalier, se précipiter au dehors, ouvrir la grille, fut pour notre jeune ami l'affaire d'un instant.

— Mais entre donc, Charles.

— Oh ! non Mr. Pierre, je n'oserais pas.

— Et pourquoi m'appelles-tu "Monsieur", à présent ?

— Oh ! parce que vous n'êtes plus mon camarade de classe et puis . . . Il voulait ajouter : je n'ignore pas

que vous êtes beaucoup plus que moi, mais il ne savait comment exprimer cela.

— Et puis ? . . . et puis ? . . . rien du tout, dit Pierre, je suis demeuré le même. Entre, ajouta-t-il, et viens faire un tour de jardin. Crois-tu donc que j'aie oublié le dévouement avec lequel tu m'as sauvé des piqûres d'abeilles ?

— Oh ! ne parlons plus de cela, dit Charles, vous avez fait plus encore pour moi. Vrai, je n'oserais entrer ; je venais seulement pour vous voir un instant à la grille et vous serrer la main, pensant bien que vous étiez revenu ici en vacances. Et puis mon père a récolté le miel des ruches la semaine dernière ; il m'a chargé de vous présenter ce pot-là. Et enlevant le papier du paquet qu'il tenait, il découvrit un bocal plein d'un miel transparent et ambré.

— Oh ! qu'il est appétissant, dit Pierre, viens avec moi, je vais le montrer à Denise.

— Non, je vous en prie, ne me faites pas entrer dans la maison, dit le timide enfant.

— Soit, mais assieds-toi là dans la gloriette, je reviens à l'instant ; et ne t'avise pas de partir avant mon retour, continua-t-il en riant, ou nous sommes ennemis pour toujours.

Il courut vers la grande sœur.

— Vois Denise, dit-il, Charles (tu sais le camarade qui m'a sauvé de la rage des abeilles) nous apporte ce beau pot de miel. Mais ces gens sont pauvres, ajouta-t-il, que pourrions-nous bien faire pour eux ?

— Rien en ce moment, mon ami, dit Denise ; ce

serait, en payant ce beau miel, leur enlever le plaisir qu'il ont de nous, l'offrir, les blesser peut-être Mais sois tranquille, continua-t-elle en voyant l'air attristé du petit frère, nous y verrons dans quelques jours. Le miel une fois mangé, rien ne nous empêchera, puisque c'est une nourriture extrêmement saine, d'en commander un pot comme celui-ci toutes les semaines ou tous les quinze jours et de le payer très largement. Les domestiques en mangeront aussi. Et ce sera, tout en aidant les parents de Charles, ménager leur fierté. Qu'en penses-tu ?

— Tu as mille fois raison, Denise, dit petit Pierre, ému.

— Maintenant, continua la grande sœur, fais entrer ton camarade.

— Mais il s'y refuse absolument ; à peine ai-je pu obtenir qu'il m'attende au jardin dans la gloriette, tandis que je t'apportais ce miel.

— Eh ! bien va le rejoindre. Il est quatre heures. Dans dix minutes, je vous ferai porter là votre goûter ; de cette façon rien n'effarouchera ce timide enfant. Et si tu crois que Jacques et Simone ne sont pas de trop, ils pourront se joindre à vous tantôt !

Pierre alla donc retrouver Charles qu'il remercia de la part de Denise. Ils goûtèrent de fort bon appétit et causèrent longuement ensemble.

— Mais, Pierre, demanda Charles, à quelle carrière vous destinez-vous ?

— Ma foi, je n'en ai jamais envisagé d'autre que d'être, comme mon père, gentilhomme campagnard. Et toi ?

— Oh ! je n'ai pas le choix, n'ayant pas le moyen de

faire des études, je cultiverai notre petit lopin de terre et j'élèverai des abeilles, à moins qu'après mon service militaire

Jacques arrivait, suivi de Simone, et Charles s'interrompit. La petite dit gentiment bonjour au camarade de Pierre. Son frère inclina la tête avec une nuance non voulue de dédain.

— Vous parliez de service militaire, je crois, dit-il. Auriez-vous du goût pour l'armée ?

— Oh ! pas du tout, dit Charles simplement ; un métier quelconque me tenterait davantage si mon père avait le moyen de me le faire apprendre.

Un silence suivit.

— Et vous, continua le timide enfant, plus par contenance que par intérêt pour Jacques qui lui déplaisait ?

— Oh ! moi, je ne serai jamais qu'un officier français. Servir brillamment mon pays, comme mon père, voilà mon ambition et je serais incapable de remplir convenablement une autre carrière, quelle qu'elle fût.

— Salut, brillant officier, dit ironiquement petite Simone. Et elle esquissa gracieusement le salut militaire.

Mr. Dubreuil passait à ce moment devant la gloriette où étaient réunis les enfants.

— Eh ! bien, Simonette, dit-il, sans voir Charles, à qui fais-tu donc ce beau signe militaire ?

— A Jacques, mon oncle, qui dit ne vouloir devenir qu'un brillant officier français.

— Ah ! dit Jacques indigné, tu changes mes paroles. J'ai dit : Servir brillamment mon pays, voilà toute mon ambition.

— En effet, dit Mr. Dubreuil ce n'est pas tout à fait la même chose. Mais, à ton âge, on peut encore changer d'avis! crois-moi, ne fais aucun projet maintenant.

L'oncle avait dit cela d'un air très grave qui frappa Jacques et Pierre. Ils devaient se le rappeler plus tard quand vint le moment pour tous deux de décider leur avenir!

.....
Alors seulement Mr. Dubreuil vit Charles.

— Bonjour, mon ami, dit-il, excuse-moi, je ne t'avais pas encore aperçu. Je suis fort aise d'avoir l'occasion de te remercier pour le service dévoué que tu as rendu à Pierre, lorsque, par son imprudence, il s'est trouvé aux prises avec un essaim de vos abeilles. N'as-tu pas trop souffert de tes piqûres?

— Oh! non, Monsieur, répondit Charles rouge et confus, car il trouvait que si on le prônait ainsi, Pierre méritait bien mieux de l'être pour l'incident des dix sous. Mais il serait mort de honte, s'il avait dû raconter cela. Et cet excellent Pierre qui semblait l'avoir complètement oublié! Oh! comme il aurait voulu lui, Charles, trouver encore une occasion d'être vraiment utile à son camarade de prédilection!

Mr. Dubreuil s'éloigna et Charles crut le moment venu de se retirer. Il serra d'un air gêné la main de Jacques et de Simone, puis il s'éloigna, suivi de Pierre qui le reconduisit à la grille.

.....
— Pas chic, ton ami, dit Jacques à Pierre quand celui-ci revint vers eux.

— Je l'aurais parié, dit Simone, que m'sieur Jacques Bayet, le grand Seigneur, dédaignerait ce pauvre et excellent garçon. Il a cependant prouvé qu'il était bon à quelque chose, continua-t-elle en regardant son frère d'un petit air mi-furieux, mi-gamin. Auriez-vous su, vous, Monsieur le futur officier, sauver Pierre des abeilles?

Le soir de ce même jour, après le dernier repas, Mr. Dubreuil, de cet air grave qui n'admettait aucune réplique, dit aux enfants :

— La fin des vacances approche. Jacques, j'irai demain te présenter à l'école des Isnes. Toi, Simone, Denise m'a priée de te laisser faire ton instruction à la maison, comme elle l'a faite elle-même. Pendant les deux premières années, c'est elle qui te donnera des leçons; après cela, une institutrice de Namur viendra trois fois chaque semaine.

— Oh! merci, grande Cousine, dit la petite en lui sautant au cou. Tu verras comme je travaillerai bien avec toi.

— Mais, mon oncle, hasarda Jacques avec un peu d'arrogance dans le ton, pourquoi, puisque Simone aura une institutrice, ne puis-je, moi, avoir un professeur? Cette école des Isnes me repugne.

— Par... ce... que j'en ai décidé autrement, dit Mr. Dubreuil; et brusquement il quitta la table.

Jacques demeura les yeux baissés. Oh! qu'il le tenait bien, l'oncle Dubreuil!....

PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE



LIBRAIRIE - L. OPDEBEEK - ANVERS

PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.

(SUITE DE „PETIT FRÈRE ET GRANDE SŒUR”).



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913

ERRATA.

Page 2	ligne 10	d'en haut :	dirrgeait	lisez :	<i>dirigeait</i>
„ 7	„ 6	„ haut :	contigüe	„	<i>contiguë</i>
„ 16	„ 12	„ bas :	fâché	„	<i>fâchée</i>
„ 26	„ 11	„ bas :	suberbe	„	<i>superbe</i>
„ 25	„ 1	„ bas :	qui aime	„	<i>qu'aime</i>
„ 36	„ 7	„ haut :	mycroscopique	„	<i>microscopique</i>
„ 42	„ 14	„ haut :		„	<i>Puis tout à coup</i>
„ 78	„ 10	„ bas :	venue	„	<i>venu</i>
„ 86	„ 14	„ bas :	l'eau bruissa	„	<i>l'eau se mit à bruire</i>
„ 93	„ 2	„ bas :	portant	„	<i>partant</i>
